

→ Littérature de jeunesse, incertaines frontières

Après la Bibliothèque nationale de France où s'était tenu en novembre 2002 un grand colloque destiné à faire un état des lieux de la recherche en littérature de jeunesse, celle-ci a investi un autre espace emblématique de la vie intellectuelle et culturelle : Cerisy-la-Salle, haut lieu de la réflexion théorique et critique dans le domaine de la littérature et des sciences humaines.

Sous le beau titre de « Littérature de jeunesse, incertaines frontières », le colloque qui s'est tenu du 4 au 11 juin a été ouvert par Isabelle Nières-Chevrel, professeur à l'Université de Rennes, et Françoise Bosquet, fondatrice de la galerie L'Art à la page et formatrice, qui l'organisaient avec la collaboration de Nic Diamant, directrice de La Joie par les Livres et de Sophie Van Der Linden, directrice de l'Institut Charles Perrault. Alors qu'Isabelle Nières-Chevrel mettait d'emblée en exergue la prometteuse multiplicité des problématiques impliquées par cette notion de frontières incertaines, Françoise Bosquet insistait sur le caractère collectif d'une semaine où il s'agirait non seulement de questionner les personnes et les idées mais de s'impliquer dans des échanges amicaux et fructueux. Et l'on peut dire que le château où Édith Heurgon et Catherine Peyrou, les héritières de Paul Desjardins, accueillent les participants avec une courtoisie pleine d'attentions constituait un décor parfaitement en harmonie avec le sujet : domaine évoquant les ambiances des aventures du Club des Cinq, espace clos digne des intrigues d'Agatha Christie, le manoir a l'air tout droit sorti d'un de nos romans d'enfance, avec ses dépendances, ses repas conviviaux prolongeant les échanges, et bien sûr sa belle bibliothèque où se déroulent conférences et tables rondes.

C'est Annie Renonciat qui a ouvert la première journée consacrée aux « Frontières du lisible ». Riche de précisions sur les aspects techniques d'un texte imprimé destiné aux enfants, son exposé faisait d'emblée apparaître une donnée essentielle de la littérature de jeunesse, à savoir la spécificité de son destinataire et l'idée que l'on s'en fait : à protéger physiquement et mentalement, à éduquer intellectuellement et moralement, à prendre en compte selon des capacités fort variables, l'enfant mérite, entre autres soins, une typographie adaptée qui respecte et développe ses capacités visuelles tout en favorisant l'apprentissage par des aspects ludiques. Finalement il apparaît que l'inventivité de la typographie contemporaine n'est pas vraiment « une idée neuve » et l'intervention d'Annie Renonciat a eu le

mérite d'apporter d'emblée cette profondeur historique indispensable à l'approche d'un secteur artistique et éditorial dont le succès actuel masque souvent les richesses et acquisitions anciennes.

Sophie Van Der Linden a prolongé cette réflexion sur la matérialité très particulière du livre de jeunesse en s'interrogeant sur l'album et ses potentialités concrètes. Très vite, à partir des formats autorisant une grande liberté de création, à partir du rapport de l'album avec d'autres médiums tels que la bande dessinée, à partir de la contiguïté avec le livre d'art, la réflexion sur l'album fait émerger un autre des grands axes transversaux de la littérature de jeunesse, à savoir le rapport texte-image. L'interrogation sur le graphisme, les modes narratifs, les statuts respectifs du texte et de l'image rejoint les recherches et réflexions contemporaines sur l'iconicité généralisée et met en évidence la modernité de la littérature de jeunesse, intrinsèquement liée aux images.

Il va sans dire que l'on entrait dès lors dans le domaine esthétique et qu'il convenait d'observer les modes de création et d'évaluation des images, ainsi que leur fonction dans la littérature de jeunesse. C'est ce qu'ont fait Cécile Boulaire, à travers une captivante intervention intitulée « Le beau et le moche dans l'album pour enfants », ou Michel Defourny en réexaminant à la lumière des productions contemporaines le vieux thème « Instruire et distraire : l'image documentaire ». En analysant l'évolution des critiques des albums dans *La Revue des livres pour enfants*, la première a montré comment les jugements esthétiques sont essentiellement fonction des représentations que l'on se fait de la jeunesse et des œuvres et objets qui lui sont destinés, depuis le conformisme aux teintes pastel d'une enfance pure et naïve jusqu'à celui plus actuel et vivement coloré d'une enfance décalée et rebelle (dit-on) ; de son côté, Michel Defourny, en rappelant combien l'alliance du visuel et du verbal fonde le documentaire pour la jeunesse dès l'*Orbis sensuallium pictus* de Comenius, a scruté l'évolution depuis les années 30 de ce genre à vocation pédagogique, l'implication attentive des artistes contemporains et leurs réalisations où l'on voit souvent s'estomper la frontière entre documentaire et fiction.

Il n'y avait dès lors qu'un pas à franchir pour entrer dans le processus créatif lui-même, et la table ronde animée par Sophie Van Der Linden a permis d'interroger des artistes et des éditeurs sur les parcours les plus intimes de la création, entre la liberté et les contraintes de l'illustration, entre les exigences

compte rendu du colloque de Cerisy-la-Salle

croisées du texte et de l'image, aux frontières de l'art et des contingences éditoriales et donc économiques. Cette exploration des territoires de l'image s'est d'ailleurs achevée par une présentation de productions éditoriales tout à fait particulières qui montrait le passage des images fixes de l'album aux images animées, aux confins du cinéma et des déclinaisons numériques contemporaines.

La notion de frontière choisie comme fil conducteur du colloque s'avérait donc plus que jamais pertinente et nul plus que Mathieu Letourneux peut-être n'en a scruté les potentialités. Placée sous le signe de la « Frontière des âges », son intervention sur le roman d'aventures dépassait l'articulation jeunesse/âge adulte pour travailler des notions de genre, de stéréotype ou de pacte de lecture : c'est finalement la question même du romanesque et du rapport à la fiction qui se joue en effet dans ce roman d'aventures aux variations multiples qui, selon Mathieu Letourneux, ferait sans cesse et toujours référence, comme un rite initiatique chaque fois renouvelé, à la perte nostalgique de l'enfance et d'une relation ludique au monde. Boris Moissard, pour sa part, a récusé la notion de frontière des âges en renvoyant à la question des compétences du destinataire et en faisant le choix d'un certain classicisme littéraire.

Et c'est très justement autour de la définition même de l'enfance qu'a tourné la communication de Régine Sirota. Il convient en effet d'examiner les conceptions qu'une société a de l'enfant pour étudier ensuite les objets culturels qui lui sont destinés et les pratiques qu'ils déterminent. Cette sociologue a eu le mérite de replacer les conceptions contemporaines de l'enfance aux frontières des contextes sociaux, économiques et pédagogiques, alors même que le monde de l'édition a tendance à découper la jeunesse en tranches d'âges cibles.

Si l'enfant a une valeur propre en tant qu'individu, il en a aussi une en tant que futur d'une société et l'on doit s'interroger précisément sur les valeurs qui lui sont transmises. C'était le propos de l'intervention d'Isabelle Nières-Chevrel qui a su montrer, à travers quelques exemples pris dans le XIX^e siècle, à quel point les variations narratives viennent souvent contrarier les intentions moralisantes dont la littérature de jeunesse est, du moins en apparence, investie. Au fond, sous la morale, l'imagination – voire l'inconscient – prend le pouvoir à l'insu des auteurs : il suffit de faire confiance aux textes pour que soit franchies les limites de l'édification, telle était la

spirituelle démonstration d'Isabelle Nières-Chevrel. Marie-Aude Murail, particulièrement concernée en tant que créatrice mais aussi en tant que spécialiste du roman pour la jeunesse, a quant à elle rappelé avec force et passion combien reste fragile dans la production contemporaine la frontière entre souci pédagogique et censure, entre tabous et idéologie. Mais elle a aussi affirmé son credo d'auteur dans un « réalisme stylisé » qui se refuse à dire toute la noirceur du monde et à désespérer les enfants.

La déclinaison de la notion de valeurs n'aurait pas été complète si elle n'avait également envisagé les frontières linguistiques et culturelles, et Laurence Kiefé les a abordées en évoquant la production anglo-saxonne contemporaine et les problèmes spécifiques de la traduction en littérature de jeunesse. Une autre des grandes frontières autour desquelles s'animent nombre de débats actuels est bien entendu celle des sexes dans la littérature de jeunesse : livres pour garçons ou livres pour filles, telle est la question, et Denise Von Stockar s'est attachée à rendre compte de travaux de recherches consacrés à l'analyse quantitative et qualitative du masculin et du féminin, en montrant à la fois que les stéréotypes sexistes restent assez forts et qu'il serait pourtant dangereux de mettre en place des dispositifs de parité dans un domaine qui, s'il est éducatif, est avant tout artistique. Béatrice Poncelet, illustratrice chez qui la question du féminin semble primordiale a, quant à elle, préféré récuser l'idée d'une représentation autobiographique ou féministe pour affirmer avec passion sa foi en une création qui dépasse les clivages des sexes ou des âges et s'adresse avant tout à l'humain, à travers des techniques et des voix appropriées selon l'inspiration ou le sujet.

Mais la question des publics restait entière et les clivages sont devenus ciblage garçons/filles dans les pratiques éditoriales. Marie Lallouet, de chez Bayard, et François David, des Éditions Møtus ont questionné cette double exigence, sorte de quadrature du cercle entre art et marketing trop souvent résolue en faveur du second : la recherche à la fois d'un public et d'une démarche créatrice. Les implacables exigences du marché éditorial ont été par la suite méthodiquement examinées par le responsable de la librairie Folie d'Encre de Montreuil qui a rappelé à quel point ce médiateur qu'est le libraire est tributaire du fonctionnement général de l'édition française, de ses grandes manœuvres et petits soubresauts.

information d'échos

compte rendu du colloque de Cerisy-la-Salle

La question des médiations se devait justement de venir parachever l'exploration des frontières du vaste territoire de la littérature de jeunesse. À travers l'intervention de Jean Perrot, infatigable chercheur, il apparaissait que le travail d'analyse et de médiation est un chantier toujours ouvert et réclamant sans cesse de nouveaux outils pour rendre compte de la mobilité du sujet. Viviane Ezratty, bien placée à L'Heure Joyeuse entre les acquis du passé et les évolutions récentes, a elle aussi mis en lumière la perpétuelle mutation des publics, des productions et l'adaptation nécessaire des médiateurs que sont les bibliothécaires pour maintenir vif et stimulant le contact entre les livres et les publics jeunes.

Mais le prescriptif et le pédagogique sont revenus finalement marquer l'une des frontières – ou limites – les plus tangibles du domaine de la littérature de jeunesse. La grande question de savoir ce qu'est « un bon livre pour enfants » suscite encore les mêmes interrogations teintées d'autocensure, a affirmé Véronique Soulé, alors que des approches plus relativistes s'imposent de plus en plus souvent. Françoise Ballanger, pour sa part, a interrogé avec méthode la difficile tâche du critique-prescripteur en littérature de jeunesse, pris entre l'urgence de rendre compte et le paradoxe de la lecture adulte de livres destinés aux enfants. Mais l'un des phénomènes les plus intéressants peut-être de ces dernières années est celui de la scolarisation de la littérature de jeunesse et Annick Lorant-Jolly en a bien montré, en même temps que les étapes, les enjeux : à la fois légitimation d'un genre ou d'un secteur jusque-là méprisé au profit des classiques et effacement des frontières entre lectures privées et lectures scolaires (au risque d'une définitive uniformisation des imaginaires ?).

Le programme du colloque, d'une impeccable cohérence, se fondait sur une déclinaison quasi exhaustive de la notion de frontière dans le domaine de la littérature de jeunesse et ses promesses ont été largement tenues. Il est apparu plus d'une fois au travers d'échanges passionnés que ces frontières sont poreuses – mais ne le savait-on pas déjà ? – et que la littérature de jeunesse rejoint en bien des points les grands thèmes culturels et les grandes problématiques de la création littéraire et artistique. Ne pose-t-elle pas en effet de manière quasi exemplaire les questions cruciales des relations parfois conflictuelles dans le monde contemporain, entre texte et image(s) ? Ou encore celles, plus éternelles, du bon et du beau dans l'art, entre éthique et esthétique ? Et celles, peut-être les plus

consensuelles, du goût souvent inavoué mais toujours renouvelé pour des lectures qui s'adressent à l'enfant en chacun de nous ? Et c'est avec grand plaisir que l'on a entendu les jeunes chercheurs exposer leurs futures explorations dans ces territoires et Evelyne Cévin nous captiver, en haut dans le grenier, par des contes étonnants venus du fond des âges.

Lise Chapuis